PORTRAIT DE L'ÉCRIVAIN EN ANIMAL DOMESTIQUE

Fiction & Cie



Lydie Salvayre

PORTRAIT DE L'ÉCRIVAIN EN ANIMAL DOMESTIQUE

roman

Seuil
*27, rue Jacob, Paris VIe*

COLLECTION
« Fiction & Cie »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

ISBN 978-2-02-087353-6

© ÉDITIONS DU SEUIL, AOÛT 2007

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Je. Qui ça ?
Samuel Beckett, *L'Innommable*

1

J'avais le cou meurtri à cause de la laisse, et l'esprit fatigué de l'entendre me dire C'est noté ? vingt fois par jour C'est noté ? sur le ton qu'il réservait au personnel de service C'est noté ? Car je devais me rendre à l'évidence, j'étais à son service. Tenue de lui obéir, de l'admirer, de pousser des Oh, des Ah et des C'est merveilleux. Et j'avais beau me prétendre écrivain, j'avais beau me flatter de consacrer ma vie à la littérature, j'avais beau me convaincre du caractère romanesque de la besogne que j'avais acceptée, inconsidérément, il n'en demeurait pas moins que j'étais à la botte d'un patron promu par la revue *Challenge* leader le plus influent de la planète, lequel m'avait chargée d'écrire son évangile (c'était le mot dont il avait usé mi-amusé mi-sérieux), d'écrire son évangile contre rétribution, et la somme qu'il m'avait offerte était telle que je n'avais pas eu le cœur de la refuser.

J'avais vécu, jusqu'à ce jour, des droits d'auteur perçus pour des romans qui avaient connu outre-Atlantique un succès inespéré, mais lorsque la proposition me fut faite

d'écrire la vie et l'œuvre de Tobold le roi du hamburger, j'étais, pour des raisons qu'il serait trop long d'exposer ici, complètement désargentée. Je mentirais pourtant si je disais que le seul motif qui me poussa à me lancer dans l'aventure fut d'ordre financier. Entraient confusément dans cette décision une curiosité plus affectée que réelle pour le monde des affaires, une forme d'attirance envers ce qui m'était résolument contraire (je veux dire où la littérature ne comptait pour rien) et le désir de rencontrer un homme de renom (moi qui n'avais jamais fréquenté que des obscurs), décision qui m'avait mise en délicatesse avec quelques amis avertis d'un travail qu'ils jugeaient indigne de moi et, pour tout dire, compromettant.

Je ne mesurais pas alors les effets qu'aurait sur ma vie mon engagement à devenir la biographe de Tobold le roi du hamburger, engagement dont certains prédisaient qu'il signerait ma perte (car se commettre avec un patron vendu au Capital ne pouvait, selon eux, que conduire à la perdition), tandis que d'autres, jugeant ma nouvelle situation hautement enviable, prédisaient qu'il ferait ma fortune.

Quant à moi, j'essayais, pour bâillonner les stériles remords qui déjà m'accablaient, j'essayais de me persuader que cette expérience auprès de Tobold le roi du hamburger ne serait qu'une pause sur mon chemin de création, une respiration, un répit fécond, une halte qui stimulerait mon imagination et mes forces et qui ouvrirait à l'inconnu mon esprit et mes sens. Surtout mes sens.

C'est noté ?

Bien sûr Monsieur, assurément Monsieur, évidemment Monsieur, répondais-je, empressée, et je m'exécutais aussi instamment que possible.

Depuis que j'étais devenue son écrivain, je notais fébrilement toutes ses paroles et tous ses gestes. Je le quittais aussi peu que son ombre.

J'étais son ombre.

Il m'avait offert de résider dans son hôtel parisien lorsque ses affaires le conduiraient à Paris, et dans sa résidence new-yorkaise lorsque ses affaires le conduiraient à New York, de sorte, avait-il dit, que je sois au plus près de sa vie et dans son intimité la plus étroite, et j'avais accepté avec joie une invitation qui me donnait l'occasion de vivre, pour la première fois de ma vie, et probablement la dernière, dans l'opulence.

Nous étions convenus ensemble que mon travail devait rester secret et qu'il me présenterait aux autres comme son escort-girl. Cela m'avait contrainte, pour que l'on croie au subterfuge, à me coiffer comme Chimène Badi, à me jucher sur des talons hauts de dix centimètres, à me vêtir de robes ultra-moulantes et à jouer (non sans y prendre goût) la fille délurée et enjôleuse, exhibant, sans lésiner, ses divers avantages.

Et le plus extraordinaire, c'est que la chose n'avait paru invraisemblable à personne. Dans ce milieu de la finance que je découvrais depuis peu, rien ne paraissait invraisem-

blable à personne. Et moi qui allais de stupeur en stupeur, moi qui avais l'impression d'avoir atterri sur une autre planète, je devais, pour me conformer à mon rôle, jouer à celle que rien n'étonne, feindre le détachement le plus grand face au luxe étalé, prendre un air blasé, et même franchement désabusé, devant la magnificence de la demeure où je l'accompagnai une dizaine de jours après qu'il m'eut engagée, une demeure de soixante pièces sur Park Avenue, beaucoup moins grande que la mienne, me fit-il remarquer, une demeure où il avait été convié par le banquier Moser à venir écouter un concert de piano donné par le jeune prodige avec lequel il (Moser) baisait depuis trois mois.

Nous nous y rendîmes escortés par un garde du corps aux épaules énormes qui s'appelait Krestovsky. Nous entrâmes sous les lambris dorés et les lustres de théâtre, Tobold en tête, suivi de son chien Dow Jones, et moi fermant le cortège. Petits fours, papotis, papotas, que je fusse la putain de Tobold, pardon, son escort-girl, ne semblait indisposer personne. C'est donc fort détendue que je jouai mon rôle. Je fus sémillante, trémoussante, affriolante et froufroutante à souhait, et conçus, je l'avoue, un grand plaisir à l'être (après les années d'ascétisme militant qu'exigeait, avais-je cru, ma dévotion exclusive à la littérature). Et lorsque De Niro, tout séduit par mon charme frenchy, passa une main caressante sur ma joue, je crus que j'allais défaillir de bonheur.

J'ai bien dit De Niro. Car tout le gratin new-yorkais était là, Patti Smith était là, déguisée en pauvre, George

Clooney était là, habillé en riche, Liz Taylor était là, dans un fauteuil motorisé dont elle maîtrisait si mal les manettes qu'elle faillit, lors d'une marche arrière intempestive, renverser Bill Clinton, lequel s'appuya sur Hilary, qui elle-même vacilla mais, en femme forte, ne chuta point, mais se trouva catapultée sur le pauvre Tom Cruise qui se fit écraser le pied et s'écria Bullshit !, Brad était là, sans Angelina, Leonardo Di Caprio était là, tout bouffi, et la présence de ces stars à qui les magazines faisaient un nom immense venait fortifier en moi cette impression de surnaturel que j'éprouvais depuis les premiers instants de cette histoire, mon sentiment de vivre dans un film, de me mouvoir hors de toute réalité, bref, d'être non seulement le nègre de Tobold le roi du hamburger, mais le nègre de moi-même étrangère à moi-même.

Moser demanda le silence. On s'installa. On prit des airs. On se prépara au sublime.

Le pianiste, fort pâle, ébouriffa ses bruns cheveux, se pencha sur le clavier et se mit à pianoter avec une telle vigueur que je craignis que son cou, à tout instant, ne rompît.

Tobold, que ce genre de plaisir, visiblement, ennuyait, ne quitta plus des yeux sa grosse montre en or (60 000 $), jusqu'au moment où le pianiste en proie à une exaltation quasi épileptique, tout en sursauts, en spasmes échevelés et en convulsions artistiques, exécuta *con furia* le Prélude n° 14 opus 26, lequel fit aboyer longuement Dow Jones, bien plus en phase avec la musique que ne l'était son maître.

On fit chut. On s'énerva. On se tourna, mine offusquée, vers l'indélicat animal.

Alors Tobold se leva brusquement et, tout en maugréant, se fraya un passage entre les sièges, entraînant avec lui Dow Jones, lyrique et toujours aboyant, et moi, terrassée de honte. Et quand nous fûmes enfin dans l'ascenseur, Tobold me déclara, sur ce ton froid qu'il gardait (croyais-je) en toute circonstance : Mon chien a plus d'âme que tous ces congelés.

Ça promettait.

2

Je n'en ferai qu'une bouchée, se réjouit-il en se frottant les mains. Mais je ne sus s'il parlait de Cindy (son épouse), de Ronald (son rival), des États-Unis (son pays d'adoption), ou tout bonnement de la planète entière. Et lorsqu'on lui annonça l'arrivée du nonce apostolique, je le vis se concentrer quelques secondes, changer complètement d'expression pour se composer le visage qu'il appelait sa gueule d'entubeur, puis d'une voix soudain pleine de miel, Ayez la bonté de vous asseoir, dit-il au nonce avec une sorte de gourmandise, car il aimait s'exercer, par pur plaisir, aux manières courtoises qu'il avait révisées récemment (selon les confidences de sa secrétaire) lors d'un cours particulier d'*excess-conviviality*.

Le nonce apostolique (regard apostolique : bon, phrasé apostolique : onctueux, coiffure apostolique : frange, tenue apostolique : col cheminée) exposa apostoliquement l'objet de sa requête au roi du hamburger. Le Souverain Pontife, dans son désir de répandre le bien sur terre et dans les airs, avait eu une inspiration divine : diffuser les Évangiles

au moyen de haut-parleurs dans les parkings de ses fast-foods. Qu'en pensait-il ?

Le roi du hamburger pensait que l'idée était du tonnerre.

Nous devons adorer le Seigneur là où nous sommes, commenta le nonce.

N'importe l'endroit, renchérit Tobold.

Le Vatican doit faire peau neuve et se montrer progressiste, dit le nonce.

Prouver sa jeunesse éternelle et son ouverture au monde d'aujourd'hui, appuya Tobold.

Le nonce, fort satisfait, prit congé. Il ne voulait pour rien au monde manquer le bénédicité.

Tobold le raccompagna, après vous monseigneur, et, sitôt la porte refermée, prononça du ton pénétré d'un prêtre Coupibus couillibus rasibus du culibus. (Je me gardai de réagir à cette incongruité.) Puis il se rassit et commença, un stylo à la main, à étudier le *Financial Times*, mais il fut arraché de sa palpitante lecture par un appel qui lui annonça l'arrivée d'un fournisseur d'informations financières, probablement un emmerdeur, me dit-il, faites entrer.

Et l'informateur, qui ressemblait étrangement à Woody Allen, lui suggéra, à voix basse et confidentielle, d'acheter pou pour rien, une partie du capi capital de *Dundee Burger*, une société très sous sous-évaluée en Bourse, puis de se présenter à ses ses pontes en mettant en avant son géni son génial pedigree, abrégez ! lui intima Tobold (je vis dans ses yeux un éclair de férocité s'allumer et s'éteindre,

et je sus, dès cet instant, que la violence l'habitait), puis de s'immiscer dans le CA, s'écria l'informateur qui soudain s'emballa, puis de faire le mort et là, schlac !, soit vous exigez une augmentation de la rentabilité par la baisse des coûts qui passe évidemment (sourire entendu) par un dégraissage, les dirigeants vous suivent, les cours montent montent montent et vous sortez avec une méga-plus-value, soit vous

Alors je vis Tobold se dresser (il y avait dans son geste un emportement qui justifiait ce terme) de son fauteuil en or, j'ai bien dit en or, et je crus un moment qu'il allait prendre l'informateur par la cravate et le jeter dehors. Mais non, il ôta lentement le cigare de sa bouche et, du ton le plus glacial, dit à l'informateur Je vous remercie de me vendre un tuyau crevé, puis il ouvrit la porte de son bureau, bye bye ! Après quoi il téléphona à Cindy qu'il réprimanda durement car Cindy avait la tâche délicate d'organiser ses rendez-vous avec des personnalités triées sur le volet (une autre de ses fonctions consistait à annoncer par téléphone aux multiples quémandeurs que the boss était en conférence à Hanoï, à Buenos Aires, à Singapour, à Honolulu, à New Delhi, ou pour varier à Mornefontaine, pouvez-vous rappeler dans un mois, please ?) puis il me demanda, tandis que son regard s'attardait sur mon buste, C'est noté ?

Cette question qu'il me posait régulièrement dissimulait en vérité un ordre impérieux que je n'exécutais qu'à contrecœur. Depuis le début de cette histoire, je n'exécutais ses ordres qu'à contrecœur car je les ressentais comme autant d'humiliations et autant de brimades, bien qu'ils

n'en eussent nullement l'apparence et qu'ils fussent recouverts par un Sentez-vous libre qu'il me jetait de temps à autre avec une condescendance aimable.

Mais au lieu de me rebiffer comme je l'eusse dû, au lieu de signifier au roi du hamburger mon refus d'obtempérer aux ordres de quiconque, car j'étais une artiste et une artiste n'avait à recevoir d'ordre de personne, une artiste ne pouvait vivre son art à genoux, une artiste exigeait pour condition première sa totale liberté, au lieu, disais-je, de me rebeller et de redresser ma dignité en redressant la tête, je dodelinais du col puis m'inclinais lâchement en feignant un stupide acquiescement et même un stupide enthousiasme, que je me reprochais sitôt les avais-je exprimés.

Dès le premier jour de notre collaboration, je devrais même dire dès la toute première minute, je sus que je ne serais jamais à ma place auprès de Tobold le roi du hamburger, je sus que tout ce à quoi je consentirais dans ce travail irait à l'opposé de moi-même, que tous les discours financiers dont il m'abreuverait me feraient profondément horreur. Mais bien que le sachant, je ne pouvais opposer à Tobold le moindre refus ni esquisser devant lui le plus petit mouvement de fuite, comme si quelque chose en moi s'était, à son contact, soudainement paralysé.

Soit dit à ma honte, je m'écrasais, pour le dire avec des mots simples.

Je m'écrasais comme le font ceux qui dépendent d'un autre pour vivre, et qui craignent, s'ils regimbent, de perdre leurs bénéfices.

Fussent-ils minuscules.

3

Depuis le début, disais-je. Car voici comment les choses se nouèrent entre Tobold le roi du hamburger et moi.

Le 20 septembre 2005, je me rendis, très excitée, au siège français de sa société, qui était installé rue de Bièvre, à Paris, et fus aussitôt conduite dans un bureau qui avait les dimensions d'une salle de bal. Tobold me dévisagea d'un regard froid comme la pierre et parut s'intéresser davantage à mon tour de poitrine (quoique modeste) qu'à la longue bibliographie que je bafouillais devant lui mais dont il n'avait visiblement que faire.

Je perdis contenance et triturai machinalement ma veste.

Sans bouger de son fauteuil (car le roi du hamburger ne prenait la peine de lever son derrière patronal que pour des personnalités d'exception), il m'indiqua un siège de la main et porta ostensiblement sur mes jambes son regard froid comme la pierre.

Je me sentis rougir jusqu'à la racine des cheveux, et l'idée de m'enfuir me traversa l'esprit.

Détendez-vous, me dit-il avec une douceur désobligeante et comme s'il avait deviné mon trouble. Votre job, mademoiselle, sera simple. Il consistera à relater tout bêtement (ce tout bêtement me fit bouillir mais, stoïquement, je me tus), à relater tout bêtement les faits, les gestes et les paroles de l'homme le plus puissant de la planète (dit-il en se désignant d'un geste compliqué qui effleura sa bouche, sa poitrine et l'endroit de son sexe), le champion hors classe de la mondialisation, le P.-D.G. de la firme *King Size* (il fit un geste circulaire qui probablement désignait le cosmos), laquelle, entrée en Bourse en 1978, a dégagé en vingt ans une plus-value de 10 milliards de dollars.

C'est merveilleux, dis-je. Et aussitôt je me détestai.

Celui, poursuivit-il, qui a mis sur le carreau plus de vingt sociétés concurrentes, qui vient de prendre 30 % du capital de *Sedin*, qui est en passe de contrôler *Pondoni* en soutenant *Tinane*

Formidable, dis-je en prenant l'expression assortie.

et qui va mettre K.-O. ce traître de Ronald. Vous ne savez pas qui est Ronald ? Ronald est un médiocre qui essaie de me doubler. Il va le regretter. Car je vais lui faire manger la poussière comme j'ai fait manger la poussière à tous les faux prophètes du Marché Mondial, vu que je suis à ce jour, notez-le, le seul prophète véritable (il dit ceci sans une ombre d'ironie) et que je me prépare à devenir le président du Gouvernement Mondial (il dit ceci sans le moindre sourire), et comme je m'apprêtais à consigner cette phrase bien qu'elle me parût bizarre, pour ne pas dire totalement délirante, Non ! me dit-il, ne l'écrivez pas !

pas ça ! ce ne sont pas des choses qui s'écrivent, ce sont des choses qui se préparent occultement et pendant des années.

À cet instant précis, on annonça l'arrivée du célèbre écrivain Mark Leyner à qui Tobold avait accordé un rendez-vous dans l'intention avouée de se distraire.

Et je vis Tobold passer d'une gravité toute patronale à une joyeuse bonhomie, Encore un qui vient pour me taper, me dit-il avec un sourire amusé, on va voir comment il s'en tire.

Mark Leyner, dont le visage était secoué de tics que l'émotion de la rencontre, probablement, aggravait, fut introduit dans le vaste bureau, comment allez-vous ?, épatamment, et vous ?, comme un écrivain, très mal, merci, et, rajustant ses lunettes d'un geste nerveux, développa sa protase : il était à la recherche d'un financement dans le but de créer une société secrète qui aurait pour fonction de secouer l'abrutissement des masses en créant des événements poétiques dont la force négative frapperait violemment les imaginations et engendrerait des états d'hystérie collective jamais observés, lesquels déconstruiraient systématiquement la logique libérale.

Est-ce du lard ou du cochon ? semblait se demander Tobold le roi du hamburger. Sans doute pensait-il que Mark Leyner se foutait de sa gueule et qu'il lui racontait des absurdités à seule fin de l'amener à dévoiler ses propres convictions.

Tobold prodigua les compliments d'usage, très amusant, très original, très artistique, très tendance, puis

déroula par prudence (il y était rodé) des propos insipides émaillés des mots défi, volonté, conquête, conjecture, optimisation (deux fois), challenge, indice, axe fort, analyse convergente, croissance rapide (deux fois), connexion, organigramme, panel, quota, score, repositionnement, objectif et liberté entrepeu entepreu entrepreneuriale (les mots mêmes du poème, me dis-je avec désespoir), et se garda bien de répondre à la requête de l'écrivain.

Le soir même, Mark Leyner écrivit sur son blog : J'ai rencontré le plus grand businessman du monde, et le plus crétin.

4

Notez-le, ce sont tous des hypocrites, tous sans exception, et surtout ce Ronald, un jaloux de la pire espèce, qui consume sa vie à envier ma puissance. Car si être puissant, mon petit (il m'appelait mon petit et cela, étrangement, m'était doux), si être puissant c'est pouvoir tout, Tout ? demandai-je, Tout, me confirma-t-il, Si être puissant c'est appeler à être ce qui n'est pas, comme dit l'autre, Quel autre ? demandai-je, L'Incarné, me répondit-il, Qui ? demandai-je, Le petit Jésus, me dit-il, je suis, écrivez-le, surpuissant. Or toute surpuissance engendre jalousies, me dit-il, car il avait une singulière propension à s'exprimer par des aphorismes qu'il empruntait aux Évangiles en retournant leur sens. Après quoi il se mit, comme il le ferait quasiment tous les jours par la suite, il se mit à me donner les preuves tangibles de sa puissance immense que tous jalousaient en dressant l'interminable inventaire de ses possessions, extorsions, confiscations, participations, négociations sanglantes, opérations juteuses et fastueuses, très fastueuses fructifications.

Je viens de conclure le rachat de *Big Burger*, notez-le. Un nouveau fast-food *King Size* s'ouvre toutes les deux heures sur la Terre, toutes les deux heures ! No limit ! Notez-le.

C'est top, dis-je. Et je fis des yeux émerveillés.

Je coupe à tour de bras des rubans inauguraux, plus d'une dizaine par mois. Combien, à votre avis, compte-t-on de pays où nous sommes implantés ? Plus de cent vingt ! triompha-t-il.

Oh là là, m'entendis-je dire. Et ma complaisance me fit horreur.

Notre marque est citée sur toute la planète et jusque chez les Baloubas. Épatant, non ?

Épatant, me pâmai-je.

Et savez-vous par combien notre chiffre d'affaires a été multiplié en dix ans ? Par dix points onze, dit-il, notez, notez. Ce qui me permet d'apporter ma petite contribution au parti démocrate où j'ai quelques amis.

Je continuai d'exprimer, par mimiques et onomatopées, un enthousiasme qu'intérieurement je blâmais mais auquel je me sentais, d'une certaine façon, contrainte.

J'ai désormais le monopole total de la patate aux USA, et le must, dit-il en se frottant les mains, c'est que je vais participer au capital de *BRC*, le bouquet de chaînes satellites de Rupert Baldwin, car je veux qu'aucun secteur clé ne m'échappe, je veux que *King Size* vende de tout, des frites et de l'esprit, je veux que l'esprit souffle et que la frite gave

Mais je n'eus pas à faire la démonstration de ma joie

car, sur ces entrefaites, entra Pierre Barjonas, le seul, avec Cindy et moi, à jouir du privilège insigne de pénétrer dans le bureau de Tobold sans se faire annoncer.

Tu connais mademoiselle ? demanda-t-il à Barjonas en me désignant du menton. Elle va écrire mon évangile, et il fit le geste de tracer une croix dans ma direction. Mais secret défense ! dit-il en posant un index mystérieux sur ses lèvres : pour tout le monde, elle est ma. Il en resta à cette aposiopèse. Mais le mot imprononcé devait résonner longtemps dans chacun de mes nerfs, les mots imprononcés sont souvent plus violents que les mots qu'on prononce, et ils se clouent en nous définitivement.

Puis se tournant vers moi, Mon associé et néanmoins ami Pierre Barjonas, me dit-il. Vous aurez maintes occasions de le croiser.

Où en es-tu avec *Pasta* ? s'enquit Pierre Barjonas, qui ne condescendit même pas à me regarder.

J'ai fait un raid sur le conglomérat, dit Tobold simplement. Et depuis hier, je négocie avec la famille Rossi.

Les Rossi qui ont fait fortune dans la contrebande d'alcool ? demanda Barjonas.

Ceux-là mêmes, dit Tobold.

Et les transactions en Asie ? questionna Pierre.

J'envisage, prêcha Tobold, d'évangéliser la Chine où les coûts salariaux sont des plus sympathiques. La Chine s'était, jusqu'à présent, tenue dans les ténèbres. Je vais y répandre la frite et le burger de sorte qu'elle trouve sa rédemption et son accomplissement, dit-il dans cette langue religieuse qu'il s'était mis en tête de parler depuis